

sances d'affection. C'est un des beaux côtés de la mauvaise santé, que de nous rendre plus susceptibles de toutes les émotions tendres, et de nous faire goûter un plaisir plus intime dans l'amour qu'on nous donne. C'est alors qu'on savoure à plein cœur cette volupté si douce et si pure, que donne la certitude d'être aimé ! alors on voudrait vivre toujours malade ; alors nos maux sont des fêtes !

Le temps de la maladie est un temps propre aux méditations profondes ; les âmes auxquelles la terre ne suffit pas, rêvent alors cette autre vie dont elles ont un souvenir ou un pressentiment. Alors les passions dorment, et ne troublent plus de leurs voix orageuses les chastes souvenirs de la pensée. Nautonnier assis sur la rive où le vent jette encore autour de lui les vagues de la tempête, l'homme soustrait un instant à la tourmente terrible au milieu de laquelle le précipitent l'exigence de ses desirs et la faiblesse de son pouvoir, assiste à sa propre vie, à ses propres sensations comme à un spectacle. Il rétrograde par le souvenir vers les jours perdus, vers chacun des bonheurs qui ne sont plus ; mais, au lieu de ces tristesses amères et sans plaintes qui venaient naguères empoisonner ses veilles, c'est un doux état d'inertie où il ne peut creuser une idée triste sans qu'elle lui échappe. Il se nourrit de jouissances paisibles, il songe à ceux qu'il aime, à une figure chérie dont la présence va lui apporter un instant de bonheur ; il évoque les ombres aimées des premières affections de son cœur ; et ces rêves aussi doux que la brise qui apporte au voyageur le parfum des fleurs de sa patrie, bercent doucement le malade comme une tendre mère endort sur son sein un enfant nouveau-né. Il y aurait une inintelligence et un prosaïsme déplorable à nier tout ce que renferme de bonheur et de poésie cet état de l'âme qui semble suspendue à un souvenir du ciel : de la terre et du monde l'on ne sait plus rien.